



L'art du mystificateur

ALTARRIBA ET KEKO Un album qui raconte l'ascension d'un conseiller politique espagnol véreux. Très réussi.

La BD de la semaine

C'EST LE GENRE de lecture dont on ne ressort pas indemne. Dans *Moi, menteur*, scénarisé par Antonio Altarriba et dessiné par Keko, on suit la résistible ascension (au sens brechtien du terme) d'un jeune conseiller en communication au service d'un parti politique espagnol gangrené par la corruption et les magouilles.

Adrian Cuadrado s'est fait la tête du gendre idéal. Sa femme et ses deux enfants vivent dans la petite ville de Vitoria, pendant qu'il entretient une somptueuse maîtresse à Madrid dans un loft spacieux qu'on croirait sorti du *Batman* de Tim Burton. Le dessinateur Keko s'est amusé à donner à ce héros aux dents longues les traits d'un Quentin Tarantino jeune, mâtiné de faux airs d'Emmanuel Macron. Cet ambitieux renard à la prudence de Sioux est un menteur professionnel. Au début de l'histoire, quelques hauts dignitaires lui ont assigné pour mission de pousser dans

le grand bain du monde politique madrilène un élu local à l'homosexualité assumée. Une occasion en or de laver de tout soupçon le parti, trop longtemps accusé d'homophobie. Sa tâche va s'en trouver diablement compliquée lorsque la police découvre trois têtes coupées conservées dans des bocaux de verre. Trois conseillers municipaux prêts à dévoiler les affaires sales du parti... L'inspecteur Quesada enquête. Ne s'agirait-il pas d'un tueur en série artistique ?

On peut se poser la question... d'autant qu'un tel personnage existe déjà dans le premier tome de la *Trilogie du Moi* concoctée par Antonio Altarriba depuis 2014. Dans *Moi, assassin*, le scénariste basque mettait en scène un professeur d'histoire de l'art qui élevait l'assassinat au rang de « performance » esthétique. Quatre ans plus tard, avec *Moi, fou*, c'était à l'industrie pharmaceutique d'être visée à travers la destinée d'un docteur en psychologie chargé d'identifier des maladies inédites pour permettre aux laboratoires d'élargir leur pharmacopée et leurs bénéfices.

Avec *Moi, menteur*, Altarriba fait de ce troisième volet une sorte de synthèse sombre et implacable.

Dans son appartement d'apparat, Cuadrado a fait aménager une pièce secrète où trônent des dizaines de masques, de toutes époques, de toutes origines. Ces faciès et autres visages en bois sculpté, africains, chinois, japonais, vénitiens, grecs ou même plus récents comme celui des Anonymous, le confortent dans l'idée qu'au bal des vampires, il est celui qui boira la plus grande pinte. Le récit avance à cent à l'heure. Cette leçon de mise en scène paraît presque vertigineuse et rappelle le tempo de cet excellent thriller politique espagnol de Rodrigo Sorogoyen, *El Reino* (2019), où l'on suivait à la trace un politique corrompu aux abois incarné par Antonio de la Torre.

La bichromie également joue un rôle important tant elle attire l'attention et souligne les symboles. Ici, le vert de l'espérance fonctionne comme le ver dans le fruit. L'odyssée de ce héros amoral plonge le lecteur dans une pomme pourrie jusqu'au trognon. Keko déploie un trait noir très contrasté, et dont la stylisation évoque parfois celui de Frank Miller dans *Sin City*.

Alan Moore ibérique

Sans faille, le récit d'Antonio Al-



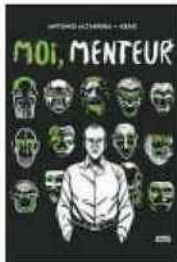
tarriba est effrayant de noirceur. On pourrait presque qualifier cet ancien professeur de littérature française à l'université du Pays basque « d'Alan Moore ibérique ». Avec ce brillant roman graphique, il prouve qu'en une décennie, il a conquis sa place en haut du podium des meilleurs scénaristes de BD.

Même si l'on comprend vite qu'il ne tombera pas facilement le masque, on se réjouit de voir son héros mystificateur se débattre au cœur de ce monde factice, saisi sous le prisme du mensonge. Croix de bois, croix de fer... ■

OLIVIER DELCROIX

MOI, MENTEUR

D'Antonio Altarriba
et Keko,
Denoël Graphic,
168 p., 21,90 €.



ANTONIO ALTARRIBA - KEKO / DENOËL GRAPHIC